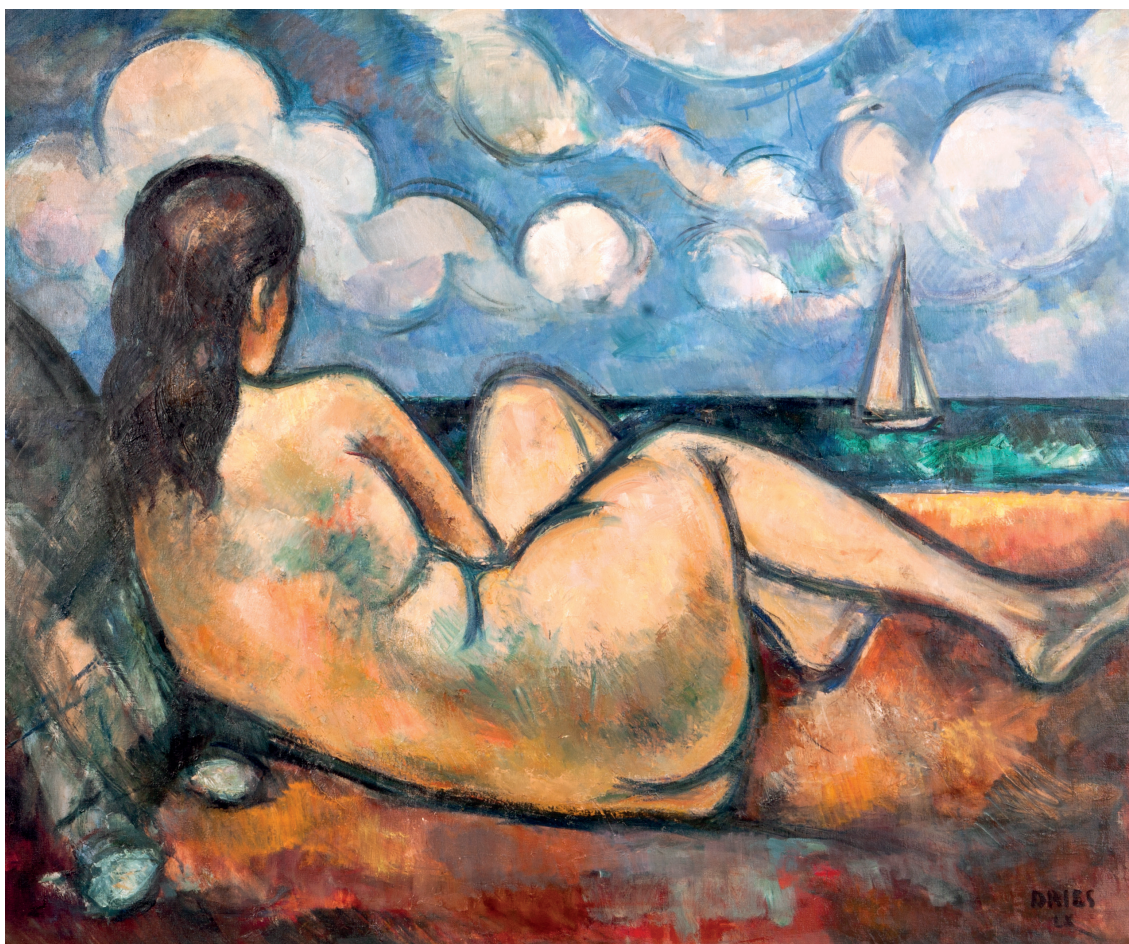


Jean Dries (1905-1973), Itinéraires d'un coloriste de l'intimité familiale aux voyages autour du monde



Jean Dries - Le Grand Nu - 1960 - H/T - collection particulière

Notre attachement à mettre en lumière l'œuvre et la vie des artistes normands n'est plus à démontrer. Depuis plus de vingt ans désormais, aux premières heures de la médiathèque municipale puis désormais avec l'espace musée Charles Léandre, les saisons rythment les événements consacrés aux « petits maîtres » régionaux.

Alors pourquoi avons-nous retenu Jean DRIES, cet enfant de Lorraine, cet étudiant des Beaux-Arts parisien, ce citoyen du monde fasciné par la chaleur des couleurs du sud ?

Le lien à la Normandie que nous aimons existe bel et bien. Les proches de Jean DRIES nous disent que les premiers contacts furent incertains, les bleus et gris lui semblaient si froids... Il n'en demeure pas moins que l'esprit éclairé de l'artiste en capta les subtilités. Honfleur et l'estuaire de la Seine se révélèrent et Jean DRIES en fut l'un des peintres reconnus.

Il nous faut remercier infiniment Sébastien Driesbach, fils de Jean DRIES, et son épouse Martine. Ils nous ont ouvert l'intimité de cet univers, et conduit vers celles et ceux

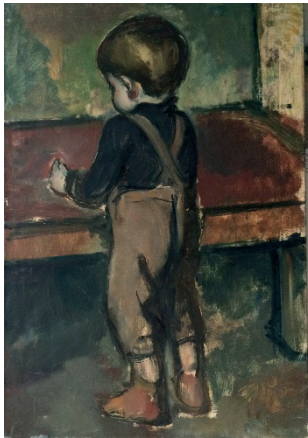
qui en connaissent les itinéraires.

Grâce à eux, c'est un réel bonheur de déployer à Condé-sur-Noireau l'amplitude des talents et des recherches de l'artiste.

Car pour Jean DRIES, nulle limite aux voyages, nulle crainte quant aux techniques, nul obstacle à la créativité : c'est à cette curiosité de tous les instants, cette formidable imagination et cette vraie liberté que nous rendons hommage.

Pascal Allizard
Sénateur du Calvados
Maire de Condé-sur-Noireau

Souvenirs de Dries, 1950-1973.



Sébastien de dos, 1951 - huile sur toile - collection particulière

Fils du peintre, on pourrait penser que j'ai été un témoin privilégié de la vie et du travail de Jean Dries. Mais je suis arrivé tard dans ma famille, alors qu'en 1949 Dries avait déjà derrière lui la moitié de sa carrière d'artiste. Mes souvenirs sont donc partiels et incomplets.

Souvenirs de l'atelier d'abord, où je devais supporter (avec impatience souvent) les longues séances de pose... il fallait m'occuper, et profiter de ce que j'avais le dos tourné, ou que je dormais. Mais souvenir aussi du

pas de mon père, prenant le recul nécessaire pour juger de l'avancement de son travail, de l'odeur de la térébenthine et de la peinture, de la musique qu'il écoutait, celle que jouait ma mère ou celle que retransmettait la radio.

Souvenir des leçons de dessin que me donnait parfois mon père, qui m'apprenait ainsi à voir... et à retraduire mes impressions.

Souvenirs de voyage ensuite, car Dries, malgré un état de santé fragile -il s'était presque brisé la colonne vertébrale en 1921- a toujours été un grand voyageur : « de la Baltique à Alger, du Portugal à l'Argentine » répondait-il en 1955 au journaliste qui l'interrogeait.

Né à Bar-le-Duc, installé dès 1925 à Paris pour ses études -il finira par y trouver, en 1942, Quai d'Anjou, dans l'île Saint-Louis, le havre dont il rêvait- venu, grâce à ses amis Jean Jardin et Edmond Duchesne, en Normandie, où il se fixera en 1934 à Honfleur, Dries était tombé très tôt amoureux du midi, où il emmenait souvent sa famille : l'Espagne, où il retrouvait dans les musées Le Greco, Velasquez, Goya, « cette peinture espagnole vers laquelle je me sentais irrésistiblement attiré » (1), l'Italie, avec son ami graveur Paul Lemagny, le midi de la France surtout où il retrouvait à Cassis, à Lourmarin, à Aix en Provence les paysages lumineux et solidement charpentés qui avaient inspiré Cézanne, qu'il a toujours reconnu pour son maître.

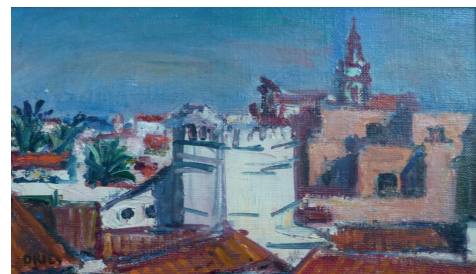
Quels souvenirs me reste-t-il aujourd'hui des voyages auxquels j'ai participé ? Menton d'abord, où le train sortant du tunnel de Garavan m'effrayait, Saint-Tropez (avant que la petite ville ne soit envahie par les touristes), l'Italie surtout en 1957. Je m'ennuyais ferme dans les musées-j'avais 8 ans !- j'appréciais plus les batailles de Paolo Uccello que les primitifs



Henriette, Quai d'Anjou, 1945 – photographie – collection particulière



La Fédération, Bar-le-Duc, 1926 – huile sur toile collection musée Barrois, Bar-le-Duc.



La Giralda, 1949 – Huile sur toile marouflée sur carton – collection particulière



Jean Dries et son fils, 1950 – photographie – collection particulière



Vieilles maisons de la place Victoria, Menton, 1953 huile sur toile – collection particulière

siennois, mais j'ai compris plus tard la chance que j'ai eu de voir démontées les fresques de Santa Maria Novella à Florence, qui révélaient alors les esquisses, les « sinopie », des artistes. Et puis je pouvais, des terrasses du palais où nous résidions (dans la loge du Suisse), dessiner au côté de mon père les toits de Florence et le dôme de Brunelleschi...

Souvenirs aussi du Nord de la France, en 1961, et de la déception de mon père apprenant que « non, il ne pouvait pas descendre avec sa famille au fond de la mine », des musées de Bruges, où je commençais à apprécier les portraits flamands, du « plat-pays » que mon père essayait de « croquer » pour préparer la décoration qui lui avait été commandée pour le « France ».

Souvenirs enfin des vacances en Normandie, avec mes cousins, sur la plage ou à l'hippodrome (où nous jouions des sucettes), dans le jardin de la rue Bucaille, en haut de Honfleur, ou sur la jetée des bords de Seine, aux effets de lumière si nuancés, si difficiles à saisir (« le premier contact, écrit Dries, a été pénible. Tout me paraissait mièvre, mou...terne, après tant de lumière »)

Souvenirs enfin de l'affection très intense qui unissait Dries à sa famille et à ses amis. Même s'il se livrait peu, et parlait peu de sa peinture, il aimait évoquer avec ses amis artistes ses souvenirs de jeunesse, ses blagues d'étudiant aux Beaux-Arts. Et dans le regard qu'il portait sur son épouse, et sur son fils, je pouvais lire un amour d'une exceptionnelle profondeur.

Sébastien Driesbach

(1)Extrait de Jean Dries, catalogue, musée de Bar-le-Duc, 1983



Catherine à la veste rouge, août 1944 – huile sur panneau
collection particulière



Chemin à Cassis, 1933 – huile sur toile – collection particulière

Souvenirs : Paris, 1945

Parler d'« Oncle Jean » est pour moi très difficile. Il occupait une telle place dans mon cœur d'enfant que cela ne s'exprime pas avec des mots.

Je dormais au quai d'Anjou dans la chambre de « Tante Jeanne », jouxtant son atelier, et dès que j'entendais la clé dans la serrure ou le grincement du parquet, j'attendais avec impatience, et timidité toutefois, que la porte s'ouvre...

et alors, bien souvent, j'étais admise dans l'atelier, j'y avais ma place avec ma petite table, mes crayons de couleurs, et même mes « pastels », je crois même du fusain et, parfois, ma feuille pour dessiner était, ô merveille !, sur le chevalet...

et alors je ne sais plus, je ne voyais pas le temps passer, j'étais si bien, c'était un enchantement ! Je recevais, bien sûr quelques compliments, sans doute, mais je ne m'en souviens même pas, ce qui comptait c'était la douceur du regard d'« Oncle Jean, et son sourire qui sont toujours là en face de moi après tant d'années...

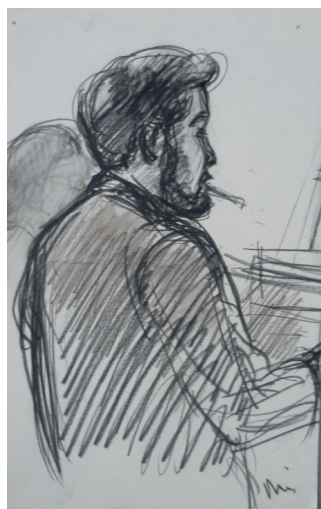
Catherine, fille de Suzanne, nièce de l'artiste - novembre 2014



Catherine dans l'atelier quai d'Anjou, 1945 – photographie
collection particulière

Mes plus anciens souvenirs de Dries, mon oncle, remontent à ma prime enfance : aux matinées où nous «tirions les rois» chez lui quai d'Anjou, matinées qu'il organisait avec Henriette son épouse. Tous les enfants de la famille étaient là ainsi que leurs parents, c'est-à-dire les pères et les sœurs d'Henriette, dont mon père. Je me souviens que, dans ces années d'immédiat après-guerre, ces journées étaient pour nous une occasion de nous régaler. Mais cette anecdote me paraît aujourd'hui prendre un sens rétroactif. Je pense en effet que le caractère majeur de Dries et de sa peinture est une grande réserve, quelque chose comme une intériorité qui entend garder ses distances. Dries détestait les salons et les mondanités, au point que je me demande maintenant si ces joyusetés du 6 janvier, jour des rois, n'étaient pas pour lui une occasion d'en finir en une fois avec les réunions familiales (même s'il adorait les enfants, qui faisaient «passer» probablement en ce jour la présence des adultes), et d'être tranquille tout le reste de l'année. Peu

loquace, il ne communiquait qu'avec quelques intimes, parmi lesquels j'eus la chance d'être par la suite.



*Clément Rosset au piano, 1959
dessin – collection particulière*

Il me semble retrouver cette réserve et cette intériorité dans les portraits de Dries, qui ne figurent pas majoritairement dans son œuvre, mais dont certains sont en honneur dans cette exposition de Condé-sur-Noireau. Et d'abord, naturellement, les autoportraits. On dirait qu'il s'y dérobe, pour ne pas dire qu'il s'y cache, à la différence par exemple des autoportraits de Bonnard, admirables d'ailleurs, qui si je puis dire lâchent immédiatement le morceau : je suis un voyeur (il est vrai que le voyeurisme est

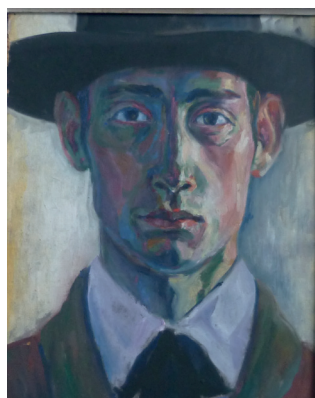
lui aussi une manière, plus radicale encore peut-être, de couper les ponts, de refuser le contact avec autrui). Il en va de même des autres personnes, qui s'offrent souvent aux regards de façon impérieuse et en même temps un peu énigmatiques, tout entiers qu'ils demeurent à l'intérieur d'eux-mêmes, «ensimismados» disent les Espagnols. Comme le disait Héraclite : «la nature aime à se cacher».

Clément Rosset, philosophe, neveu de Jean Dries.



*Les enfants dans l'atelier, vers 1955 détail
aquarelle et rehauts de gouache – collection particulière*

1923



*Autoportrait au chapeau noir,
1923 – huile sur carton
collection particulière*

1945



*Autoportrait au béret basque,
1945 – huile sur toile – collection
privée – courtoisie Galerie Boudin*

1960



*Autoportrait vers 1960 – huile sur
panneau – collection particulière*

Jean DRIES

Itinéraires intimes

Dans le beau texte paru sous la plume de Michel de Saint-Pierre dans l'ouvrage consacré à Jean Dries, son ami de toujours, une phrase vient parfaitement illustrer le propos de cette exposition : « La patrie du peintre, c'est le monde ». Non, il ne faut pas chercher chez Dries je ne sais quels grandioses paysages exotiques, ou quelques merveilles de la nature dans des contrées lointaines. Les itinéraires du peintre, présents dans cette exposition, sont ceux d'une quête permanente de l'essence profonde des lieux qui ont si fortement marqué sa personnalité, et l'ont conduit à une constante évolution de son expression picturale.

Quel chemin parcouru, en effet, des fraîches frondaisons et des eaux dormantes de sa Lorraine natale, sujets de ses premières œuvres, jusqu'aux flamboiements des terres, ciels et murs de Provence, transfigurés par le cerne appuyé bordant les grands à-plats de couleur.

Le travail à l'atelier était celui de la maturation, de la transmutation des esquisses saisies sur le motif, ces fusains ou ces aquarelles où transparait la virtuosité du geste ample et sûr, pour aboutir à ces étonnants paysages où l'ombre est absente, où la couleur irradie tout l'espace pictural.

Les itinéraires de Dries sont ceux de l'amitié, qui le conduit d'abord vers les contrées méridionales, à la recherche de cette lumière intense et chaleureuse, de la Provence à l'Espagne. Et si ses pas le conduisent à Londres, dans ses jeunes années, c'est entre autres découvertes, pour y retrouver, admirer et copier une œuvre du Greco...

L'amitié, toujours, que lui porte un grand collectionneur, lui fait connaître la Normandie. Cette province semble le déconcerter dans les premiers temps ; il lui faudra peu à peu s'imprégner des subtiles variations des lumières de l'Estuaire, jusqu'à ce qu'il en apprivoise le jeu des eaux, des barques et des ciels, et installe son premier atelier honfleurais. C'est dans ce havre de paix, mais aussi d'effervescence culturelle en son temps, qu'il rencontrera ses plus fidèles amis, et prendra sa part dans le rayonnement de la cité et de son musée. Mais comment oublier Cassis, Saint-Rémy-de-Provence, la Ciotat ou Saint-Tropez, où les eaux du port rejoignent les hauteurs bleutées des collines ? Il y retournera chaque fois qu'il le pourra, se perdra sous les oliveraies, avant de s'éblouir des paysages sauvages aux couleurs pures des carrières d'ocre de Roussillon.

La guerre l'éloignera pour peu de temps, en Amérique du sud, où l'accompagne celle qui partagera sa vie, et l'amour de la musique ; l'enseignement de la peinture à l'Université de Mendoza lui laissera cependant le temps de parcourir l'Argentine et le Chili, et d'y nouer de nouveaux liens, qui le conduiront ensuite au Portugal sur le chemin du retour.

L'Italie, le Midi, les Baléares, Madrid, Cordoue, Tolède, l'Algérie, tout l'enchantent dans ces contrées aux forts accents de lumières et de formes : il finira par prendre racine dans le village de Haute-Provence où il reviendra désormais chaque été, sur cette terre aride rafraîchie par le clapotis des fontaines, et parfumée de l'odeur des lavandes.

Au delà des passions du voyageur, épris de paysages écrasés de soleil, statiques, il y a aussi le monde intérieur des personnages qui les habitent. Figures d'un jour, enfants, parents ou amis, Dries a donné à ses modèles des traits d'une rare profondeur : le fusain se fait incisif et rapide, l'encre marque la sûreté de la main, la touche de peinture souvent très enlevée donne à chacun de ces portraits une extraordinaire intensité.

Dries a traversé son siècle et son monde avec une parfaite indépendance, insensible aux modes éphémères, il a tracé un chemin très personnel où les voyages ont révélé progressivement de nouveaux regards sur le monde, ses paysages, et sur les hommes et femmes de son temps.

C'est à Honfleur que s'est achevé son ultime périple ; il repose aujourd'hui devant cet Estuaire aux ciels changeants, d'où tant de voyageurs sont partis comme lui à la conquête de mondes nouveaux.

Yves Lescroart, Conservateur général du patrimoine



*Les carrières d'ocre à Roussillon, 1968 – huile sur toile
collection particulière*



*Fenêtre sur le port, Puerto-Montt, Chili, 1941 – huile sur carton
collection particulière*



*Le port de Saint-Tropez, 1953 – huile sur panneau
collection particulière*

Chronique des Peintres de l'Estuaire.

Dans la plupart des courants ou écoles de peinture que nous connaissons, qu'il s'agisse de Rouen, Pont-Aven ou Barbizon par exemple, il est fréquent d'observer une unité d'écriture propre à l'ensemble des peintres locaux.

Par contre, les peintres de l'Estuaire ont la particularité de ne pas offrir au lecteur cette unité d'écriture, mais au contraire une multitude de manières de peindre. Aussi, nous vous proposons aujourd'hui d'aborder les raisons de cette diversité.

La diversité d'origines des Peintres de l'Estuaire suffirait en elle-même à expliquer cette variété d'écriture liée à leurs cultures nationales et régionales diverses :

Avec la 1ère génération, la Hollande pour Jongkind, Honfleur pour Boudin et Dubourg, et Limoges pour Pécrus.

Avec la 2ème génération, le Nord avec Valenciennes pour Gernez et Marconne dans le Pas-de-Calais pour Henri de Saint-Delis.

Avec la 3ème génération, l'Est avec Bar-le-Duc pour Dries, l'Espagne pour Grau-Sala et Celso Lagar, le Nord encore avec Orchies près de Douai pour Herbo, et la Pologne pour Kosmowski.

Avec la 4ème génération, le Rhône avec Caluire pour Lavoine, et Honfleur pour Lorient et Bouyssou.

Par leur diversité d'origines, ces peintres ont fait des études artistiques différentes, ont suivi des cours aux Beaux-Arts avec des professeurs de cultures différentes et ont baigné pendant leur enfance et leur adolescence dans des univers socialement et culturellement éloignés les uns des autres.

Une autre grande diversité caractérise ces peintres, celle de leur sensibilité. Il est ici utile de rappeler que leurs œuvres ont annoncé la naissance de l'impressionnisme avec Boudin et Pécrus, ont côtoyé le pointillisme et le cubisme avec Gernez, et le fauvisme avec Henri de Saint-Delis. Elles ont abordé la peinture moderne avec Dries et Kosmowski, la réalité poétique avec Grau-Sala et Roland Oudot, et la peinture de la marine avec Herbo et Bouyssou pour ne citer qu'eux.

Si ces peintres ont pu exprimer une telle diversité de sensibilités, répondant ainsi aux grands courants de peinture de leur époque, la proximité de Paris ne saurait y être étrangère. La plupart de nos peintres ont en effet exposé dans les grands salons parisiens : Salon des Artistes Français, Salon



*Les tilleuls de Gonville, 1961 – huile sur toile
collection musée Barrois, Bar-le-Duc.*

d'Automne, Salon de la Marine, Salon des Indépendants, Salon des Tuileries, Salon du dessin et de la peinture à l'Eau, Salon Comparaisons, Salon des Peintres Témoins de leur Temps....

La participation à ces salons d'importance nationale les a amenés à sortir de notre régionalisme pictural qu'aurait pu être la peinture de l'estuaire et, côtoyant ainsi les grands noms de la peinture française, ils ont inscrit leurs œuvres dans les grands courants qui ont marqué la peinture depuis plus d'un siècle.

La diversité des sujets peints par ces artistes caractérise aussi l'Estuaire. A l'opposé des Peintres de Barbizon, prisonniers du paysage, ou des Peintres de Rouen, prisonniers de la Seine et de sa brume, les Peintres de l'Estuaire ont diversifié leurs sujets d'inspiration :

Scènes d'intérieur et scènes de genre avec Pécrus, Gernez, Dries et Kosmowski.

Paysages avec Dubourg, Dries, Herbo, Lavoine et Lorient.

Scènes de la vie quotidienne avec Dubourg, Henri de Saint-Delis et Kosmowski.

Natures mortes avec Gernez, Dries, Kosmowski et Lorient.

Marines avec tous ces peintres

Nus avec Gernez et Dries.

Fleurs avec Gernez, Dries, Kosmowski et Lorient.

Portraits avec Dubourg, Gernez et Dries.



22ème Salon des artistes honfleurais, 1970 – photographie – collection particulière



Bouquet de roses, 1947 – huile sur toile – collection Galerie Boudin - Honfleur

Il faut saluer cette indépendance du sujet pour la plupart de ces artistes qui, attirés par la lumière de l'Estuaire, ont désiré conserver leur indépendance de peintre à l'égard de ce même Estuaire.

La diversité des matières traitées est également importante : dessins, aquarelles, gouaches, sanguines, pastels et pastels gras, pochades, monotypes et huiles, toutes les techniques ont été utilisées par nos peintres pour transposer le fruit de leur vision et de leur imagination.

La diversité des palettes de ces artistes est tout aussi frappante. Des couleurs gris cendrés et gris bleutés de Boudin et Dubourg, vous passerez par les gris nacrés de Gernez, les bleus mauves de Henri de Saint-Delis, les rouges de Dries, les gris verts sombres de Herbo, les bleus azurés de Roland Oudot, les jaunes éclatants et les verts tendres de Kosmowski pour revenir aux verts sombres de Lavoine et aux bleus tachetés de gris de Lorient.



Henri de Saint-Delis, 1948 - plume - collection particulière

La diversité des caractères, des tempéraments des artistes est également typique de la région. Fondamentalement individualistes, la plupart des Peintres de l'Estuaire semblent détenir chacun la vérité, enfin leur vérité et jettent sans complaisance sur l'œuvre du voisin un œil très très critique... Chacun a son écriture personnelle, un style qui lui est propre, c'est son identité et chacun refuse l'uniformisation des styles et des palettes de couleurs que l'on retrouve dans bien des écoles de peinture. Finalement, c'est peut-être cette individualité forcenée qui fait le charme de la peinture de l'Estuaire. Il nous reste à souhaiter qu'ils sachent la garder.

Luc Verdier. – Galerie Boudin, Honfleur



Honfleur et la Côte de Grâce, 1954- huile sur toile - collection particulière

Quelques repères biographiques

19 octobre 1905 : naissance de Jean Driesbach à Bar-le-Duc, sa famille est d'origine alsacienne et Franc-comtoise. La famille s'agrandit avec la naissance de Jeanne en 1907 et de Suzanne en 1910.

Il commence à dessiner et à peindre vers l'âge de 12 ans.



*Jean Dries dans son atelier quai d'Anjou
photographie – collection particulière.*

1921 : Un accident à la colonne vertébrale l'immobilise, il peint alors des natures-mortes et des portraits et il est encouragé par Pierre Salzi, professeur de philosophie, qui suivra le parcours de l'artiste. Au décès de son père, il travaille chez un maître-verrier.

1926 : Arrivée à Paris. Une subvention de la ville de Bar-le-Duc et un prêt d'honneur de l'Université de Paris lui permettent de suivre les cours de Lucien Simon aux Beaux-Arts. Il obtient le 1er prix de modèle vivant. Il fréquente également les académies de Montparnasse.

1927 : Obtention du certificat d'aptitude à l'enseignement du dessin. Rencontre avec le musicien Laloë.

1928 : Premières expositions parisiennes : Salon des Indépendants et Salon d'Automne avec la présentation du Déjeuner en forêt.

1929 : Voyage en Provence et à Londres. Première exposition personnelle à la Comédie des Champs-Élysées (47 œuvres présentées).

1930 : Voyage en Espagne. 1^{er} achat de l'Etat.

1931 : Présentation de l'Atelier au Salon d'Automne.

1932 : Découverte de la Normandie et plus particulièrement Honfleur où il reviendra chaque année.

1934 : Présentation au Salon des Tuileries du Concert Champêtre. Il participe à l'exposition honfleuraise organisée par Paul-Elie Gernez "Honfleur et ses peintres". Achat d'une maison à Honfleur, rue Bucaille.

1935 : Poste de professeur de dessin à Sétif en Algérie. L'enseignement n'intéresse pas l'artiste, retour en France

1937 : Voyages en Provence et en Italie.

1938 : Importante rétrospective à la Galerie Charpentier à Paris : présentation de 84 toiles et 21 aquarelles. Il fait la connaissance de la musicienne Henriette Rosset.

1939 : Mariage avec Henriette, elle deviendra son modèle.

1940- 1941 : N'étant pas mobilisable, il est nommé professeur de peinture à l'Université de Mendoza en Argentine. Henriette y enseigne la musique. Important succès lors d'une exposition à Buenos-Aires.

1942 : Retour en France en passant par le Portugal (exposition à Lisbonne) et l'Espagne. Installation dans l'île Saint-Louis, au 15 quai d'Anjou.

1943-1944 : Période Rouge : travail de recherche sur la couleur.

1946 : Exposition à la Galerie Durand-Ruel à Paris.

1948 : Naissance de Sébastien.

1949 : Voyage en Espagne, aux Baléares – Participe à la création de la Société des Artistes Honfleurais.

1953 : Succède à Voisard-Margerite à la direction du musée de Honfleur, poste qu'il occupera jusqu'à son décès.

1954 : Réalisation de toiles sur le thème des courses à Deauville. Présentation de la toile *Les passants Quai d'Anjou* au Salon des Indépendants et aux Peintres Témoins de leur Temps. Achat du tableau par la ville de Paris pour le musée d'Art moderne.

1957 : Importante rétrospective à la Galerie Granoff à Honfleur.

1958 : Grand prix de peinture de la Ville de Paris.

1962 : Promu au grade de chevalier de la Légion d'honneur.

1966-1970 : Expositions à la Galerie Braquehay à Honfleur.

26 février 1973 : Décès de Jean Dries.



*La Sainte-Victoire, 1973 – huile sur toile – collection particulière
Dernier tableau réalisé par l'artiste.*

Bibliographie :

Dries, Daniel-Rops, Ed Pierre Cailler, Lausanne 1962

Jean Dries, Collectif, Ed Junes et fils, Suresnes 1979

Jean Dries : notes du Cahier bleu, Ed Musée de Bar-le-Duc, 1983